

Le chemin de l'âme vers l'au delà dans la culture russe traditionnelle

Francis Conte

[eSamizdat 2004 (II) 3, pp. 63–72]

“Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin”.
Thomas lui dit : “Seigneur, nous ne savons où tu vas
comment pouvons-nous en savoir le chemin ?”

Evangile selon saint Jean, 14, 2–5

DANS les années 1880, le révolutionnaire L. Tichomirov racontait qu'un cosaque ukrainien avait très sérieusement demandé à l'un de ses amis :

“Ayez la bonté de me dire si vous êtes allé dans l'autre monde?”.
Mon ami se froissa de la question. Il l'a prit pour une moquerie et une allusion au manque de foi de l'auditeur en ses récits. La question du Cosaque était pourtant très sérieuse. Un des habitants de son village, au retour d'un pèlerinage, avait raconté que, chemin faisant, il était passé au ciel où les défunts de son village l'avaient prié de saluer leurs parents en leur nom. Il partit ensuite, et cette fois directement pour le ciel, chargé de cadeaux rustiques et même d'argent que les crédules Cosaques lui donnèrent pour qu'il les transmitt à leurs parents décédés. Il était donc tout naturel que le Cosaque désirât apprendre de mon ami, puisqu'il le jugeait homme expérimenté, à quel point les voies de communication entre la terre et l'autre monde étaient praticables¹.

Quel est donc ce voyage auquel on se prépare à l'avance, car il doit permettre le passage entre le monde alentour et celui de l'au delà² ? Quelles en sont les séquences ?

La première partie du chemin est terrestre : elle mène de la maison à l'église, puis au cimetière et à la tombe ; la seconde permet au défunt d'accéder au monde des aïeux. Un troisième segment s'ouvrira lorsque le défunt aura lui-même accédé au stade d'ancêtre : c'est celui du retour sur terre, lorsque sa famille l'invitera à venir lui rendre visite, un an après son décès, puis régulièrement à certains moments bien précis de l'année.

Parmi les sources qui permettent de reconstituer l'itinéraire du “grand voyage” et les difficultés du parcours, nous trouvons des témoignages, des récits populaires sur le voyage du héros dans le séjour des morts,

et des enquêtes ethnographiques. Nous disposons aussi des lamentations funèbres, en particulier celles du Nord de la Russie qui sont singulièrement révélatrices³. Ces pleurs rituels sont autant d'invocations qui nous dévoilent des images complexes où le christianisme orthodoxe se mêle à des pans dérivés du paganisme ancien, pour former une vision de la mort propre à la civilisation traditionnelle qui est celle du paysan russe.

A travers les siècles, le maintien de ces images a sans doute été favorisé par une étroite correspondance entre les rituels funéraires et les lamentations, qui nous montrent la mort comme un voyage vers l'au delà, comme un déplacement matérialisé vers un espace qualitativement différent, qui oppose le monde d'ici-bas à celui d'outre-tombe, le domaine des vivants au royaume des morts⁴.

I. Le chemin terrestre en direction de la tombe

Deux attitudes, apparemment contradictoires, dictent la conduite des proches qui accompagnent le mort à sa “dernière demeure”. La première consiste à accomplir le parcours sans s'arrêter (“Autrement il y aurait de nouveau un mort dans le village”)⁵, sans même se retourner – deux thèmes qui sont aussi récurrents dans les contes populaires.

La seconde attitude consiste, au contraire, à marquer

¹ L. Tichomirov, *La Russie politique et sociale*, Paris 1886, p. 136.

² Pour une étude de ce thème dans les contes russes, voir V. Propp, “La traversée”, Idem, *Les racines historiques du conte merveilleux*, Paris 1983, pp. 263–281 (éd. russe : Leningrad 1946 ; 1986).

³ *Pričitanija Severnogo kraja, sobrannye E.V. Barsovym, 1. Plači pochoronnye, nadgrobnnye i nadmogil'nye*, Moskva 1872 ; A. Got'e, “Vopi Ves'egonskogo u. Tverskoj gub.”, *Etnografičeskoe obozrenie*, 1897, 4, p. 114 ; V. Smirnov, *Narodnye pochorony i pričitanija v Kostromskom krae*, Kostroma 1920 ; M.K. Azadovskij, *Lenskie pričitanija*, Čita 1922 ; M.K. Azadovskij (publié par), *Russkie plači Karelii*, M.M. Michajlov, Petrozavodsk 1940, p. 89 ; *Russkie plači, Bol'saja biblioteka poeta*, Leningrad 1937 ; *Pesni sobrannye P.N. Rybnikovym*, publié par B.N. Putilova, I-III, Petrozavodsk 1991 (en particulier le volume III ; 1ère éd. en 4 vols., 1861–1867).

⁴ V.A. Čistjakov, “Predstavlenie o doroge v zagrobnyj mir v russkich pochoronnyh pričitanijach”, *Obrjady i obrjadovyj fol'klor*, Moskva 1982, p. 114, dont le travail a servi de base à la rédaction de ce paragraphe.

⁵ V. Smirnov, *Narodnye pochorony*, op. cit., p. 22.

des temps d'arrêt qui rythment le passage du mort de l'intérieur vers l'extérieur, de la vie vers la mort, du connu vers l'inconnu. Le premier arrêt a lieu au sortir de la maison, sur le seuil, que l'on frappe de trois coups brefs, censés symboliser l'adieu du défunt à sa demeure. Comme l'explique un paysan de la Russie subcarpathique : "Lorsqu'on emporte le cercueil de la maison, on le fait frapper le seuil. Lorsque je sors de chez moi, je dis au revoir, lorsque je m'en vais loin et pour longtemps, j'embrasse avec force ceux qui restent, mais le défunt, lui, ne peut rien faire ; voilà pourquoi on frappe le seuil"⁶.

En Bukovine, on frappe aussi par trois fois le cercueil contre la porte d'entrée avant d'emporter le défunt, le chiffre impair marquant de façon symbolique le changement de situation (le départ dans le cas présent), par rapport au chiffre pair qui marquerait la stabilité et le fait de rester. Dans d'autres régions, le cercueil est mis en contact avec le seuil de chaque maison devant laquelle passe le convoi funèbre. Là aussi, il s'agit de permettre au mort de faire ses adieux aux siens, ainsi qu'à tous ceux qui participent à ses funérailles⁷.

En Biélorussie, c'est à l'angle de la maison que l'on frappe, avant de secouer le cercueil dans l'entrée, sur le seuil, puis sous le porche – dans le but "d'expulser l'âme" du corps⁸.

Parfois, c'est la crainte du retour impromptu du défunt qui l'emporte, surtout si on le soupçonne de désir de vengeance ou de sorcellerie. Dans ce cas, on s'efforce de brouiller les pistes afin d'embrouiller son souvenir. Au lieu de faire sortir le cercueil par la porte, on le fait passer par la fenêtre, par un trou creusé dans le mur ou même par le plafond. On peut aussi choisir de traverser l'étable, de ne pas passer par le portail mais à travers la palissade ou par une brèche. De même, le trajet qui conduit au cimetière s'effectue très souvent en faisant un détour, alors que l'on en revient toujours directement⁹.

Il existe encore bien d'autres coutumes spécifiques aux Slaves de l'Est lorsqu'ils avaient à transporter un défunt de l'endroit où il avait été veillé jusqu'au cimetière. On en trouve une que l'on peut suivre sur une dizaine de siècles, depuis les origines du premier Etat russe à Kiev, qui s'est maintenue principalement en Ukraine et dans la Russie du Nord (gouvernements de Vologda et d'Olonec). Elle consiste à transporter le défunt sur un traîneau, même en été, et même si le cimetière est très proche¹⁰.

L'ancienneté de cette tradition est attestée par la *Povest' vremennykh let* [Chronique des temps passés], où se trouve décrite la façon dont on fit sortir le corps du prince Vladimir de la maison où il venait de mourir (année 1015) : "Le prince Vladimir mourut à Berestovo [...] La nuit, on fit un trou entre deux chambres au milieu du plancher ; on le descendit à terre avec des cordes".

La précision quasi-ethnographique de la description montre que l'on respecta pour le prince les usages païens – emporter le cadavre en le faisant passer par une ouverture creusée à cet effet, puis rebouchée. Comme ce sera encore le cas au XIXe siècle, il ne fallait pas faire sortir le mort par la porte (celle qu'il avait connue de son vivant et dont il se souvenait), mais tromper sa vigilance, en créant un passage inattendu et qui n'allait servir qu'une fois. Là aussi, l'idée était de l'empêcher de revenir et de tourmenter les vivants. Pour suivre encore la tradition, "On le mit sur un traîneau, puis on alla l'ensevelir dans l'église de la Mère de Dieu qu'il avait bâtie lui-même"¹¹.

C'est aussi dans un traîneau que l'on transporta les corps de Boris et Gleb, assassinés sur ordre de leur frère Sviatopolk, une première fois après leur mort, et une deuxième lors du transfert de leurs reliques à Vychgorod, sous le règne de Vladimir Monomaque (1113–1125). Dans la pratique, tel fut le cas pour la plu-

⁶ P.G. Bogatyrev, *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*, Moskva 1971, p. 263, note 1.

⁷ Ibidem.

⁸ E.F. Karskij, *Belorusy. Očerki slovesnosti belorusskogo plemeni*, III, Varšava 1916, p. 304 ; V.N. Dobrovol'skij, *Smolenskij etnografičeskij sbornik*, Sankt-Peterburg–Moskva 1895, p. 307.

⁹ A.K. Bajburin, *Ritual v tradicionnoj kul'ture. Strukturno-semantičeskij analiz vostočnoslavjanskich obrjadov*, Moskva 1993, p. 113, et la littérature ethnographique qu'il cite à ce sujet.

¹⁰ P.V. Šein, *Velikoruss v ego pesnjach, obrjadach, obyčajach, verovanijach, legendach i t.p.*, Sankt-Peterburg 1898, p. 778 ; D.K. Zelenin, *Opisanie rukopisej Učenogo archiva Imperatorskogo Russkogo geografičeskogo obščestva*, Petrograd 1914–1916, p. 910.

¹¹ À l'encontre de ce qu'affirme le chroniqueur, ce n'était pas pour "cacher" le prince défunt que l'on procéda ainsi, mais pour respecter la tradition (*Chronique dite de Nestor*, traduite par L. Leger, Paris 1884, pp. 108–109) ; cette coutume ancestrale est encore mentionnée à l'année 1054, lors de la mort du prince Iaroslav : "Vsevolod prit le corps de son père, le mit sur un traîneau et l'emmena à Kiev", Ivi, p. 137.

part des princes chrétiens de Kiévie¹². Cet usage était éminemment rituel, puisqu'il était employé aussi bien en été qu'en hiver. Il était tellement coutumier que l'expression "être assis dans traîneau"¹³ signifiait alors : se préparer à mourir¹⁴.

C'est ce que l'on peut conclure de le *Poučenie* [Instruction] que Vladimir Monomaque rédigea à l'attention de ses enfants, et où il emploie à dessein cette métaphore. La coutume se maintint bien au delà du XIVe siècle, où elle fut utilisée lors des funérailles du métropolitain Pierre¹⁵. De fait, on continua à fabriquer des traîneaux spéciaux pour les funérailles des tsars jusqu'au règne de Pierre le Grand : ils étaient richement ornés et servaient pour transporter le corps du tsar défunt mais aussi sa famille et le haut clergé¹⁶.

En Ukraine, la coutume s'est maintenue jusqu'au siècle dernier¹⁷ : le défunt était transporté au cimetière sur un charriot ou sur un traîneau (été comme hiver, là aussi, au moins "dans l'ancien temps"), et il était "obligatoirement attelé à des boeufs"¹⁸. Le cheval était en effet considéré comme un animal impur, et n'était donc pas digne de transporter un défunt. Le boeuf, au contraire, était considéré en Ukraine comme l'animal "le plus pur"¹⁹ (peut-être parce qu'il se trouve à côté de Jésus dans la crèche ?).

Dans les villages de la région de Vologda (mais aussi chez tous les peuples du Nord de l'empire), le traîneau qui sert à transporter le corps est finalement retourné sur la tombe et abandonné au moins pour un certain temps, là ou à la limite du village²⁰, ce qui est aussi le cas pour les autres moyens de transports utilisés (par

exemple le chariot).

Comme on le voit, c'est à l'intérieur même du voyage "réel" que commence le voyage mythique, le véritable voyage vers le pays des ancêtres.

II. *Le voyage vers l'au delà*

Le proverbe russe semble clair lorsqu'il dit : "Pour passer dans l'autre monde, où que l'on se trouve, il n'y a qu'un chemin"²¹. Ce chemin est en effet celle de la mort, la seule chose certaine dans la vie. Pourtant aucune mort ne se ressemble, aucun défunt non plus, ce qui explique en partie les voies multiples du passage vers l'au delà. L'imagination populaire envisage en effet différentes manières de faire "le grand saut", qu'il s'agisse d'une pérégrination longue et dangereuse, même si elle ne peut qu'aboutir, ou bien d'une simple ascension le long de l'arc-en-ciel²² ou de la Voie lactée, que l'on appelle en russe "le chemin des morts qui vont vers le repos éternel".

Le schéma se complique quelque peu du fait que l'âme est censée accomplir une série d'aller-retours entre la terre et le ciel, avant d'être dirigée vers l'enfer ou vers le paradis. Les deux premiers voyages se situent immédiatement après la mort, puis au bout de quarante jours. Les autres "transferts" varient en fonction de la qualité du mort. S'il s'agit d'un juste, il reviendra sur terre à intervalles réguliers, en particulier lors des commémorations que préparent sur terre les parents attentifs. S'il s'agit d'un mort "insatisfait", il errera sur terre jusqu'au moment où il aura épuisé la force vitale qui était en lui (nous y reviendrons), avant de "faire le grand saut".

Voyons la première catégorie de défunts, ceux qui ont connu une mort sanctionnée par les rites traditionnels des funérailles et qui ont toute chance de devenir des ancêtres. Avant d'analyser les modalités de leur voyage vers l'au delà – le comment – nous allons rapidement évoquer les raisons de leur transit, c'est-à-dire le pourquoi de l'affaire. Comme le disait une paysanne de la région de Vladimir, en rendant compte de l'ensemble des parcours :

Dès que meurt une personne [...] son âme se présente à Dieu. En-

¹² D.N. Anučin, "Sani, lad'ja i koni kak prinadležnosti pochoronnogo obrjada", *Drevnosti. Trudy imperatorskogo Moskovskogo archeologičeskogo obščestva*, Moskva 1890 (XIV), pp. 81–226.

¹³ Il vaut sans doute mieux traduire par "le" traîneau que par "mon" traîneau, comme le fait L. Leger dans sa traduction annexée à la *Chronique dite de Nestor*, Paris 1884, p. 244.

¹⁴ A ce sujet, comment ne pas penser aux personnes âgées du XIXe siècle russe, qui préparaient leurs vêtements funèbres en temps opportun et qui "essayaient" leur cercueil avant de mourir.

¹⁵ N.M. Nikol'skij, *Istorija russkoj cerkvi*, Moskva 1983³, p. 29.

¹⁶ D.N. Anučin, "Sani", op. cit.

¹⁷ N. Beljaščevskij, "Sani v pochoronnom obrjade", *Kievskaja starina*, 1893, 4, pp. 147–152.

¹⁸ Ch. Jaščuržinskij, "O pogrebal'nych obrjadach", *Etnografičeskoe obozrenie*, 1898, 3, p. 94.

¹⁹ P.G. Bogatyrev, *Voprosy*, op. cit., p. 265–266.

²⁰ *Russkaja starina*, 1887, 12, p. 237 ; D.K. Zelenin, *Vostočnoslavjanskaja etnografija*, op. cit., p. 330.

²¹ V. Dal', *Poslovice russkogo naroda*, I, Moskva 1984, p. 224.

²² Archives Tenišev publiées, *Byt velikorusskich krest'jan-zemlepašcev*, Sankt-Peterburg 1993, p. 146.

suite, les anges la conduisent sur terre et lui montrent pendant six semaines où elle a agi en bien et où elle a fait du mal. Par la suite, on la ramène à Dieu pour qu'elle soit jugée. Lorsque le jugement est terminé et si elle est l'âme d'un juste, on la conduit à un bon endroit et on lui demande d'y rester jusqu'au Jugement dernier, lorsque la fin du monde arrivera. On ne la laisse aller nulle part. Après le Jugement dernier, elle vivra encore mieux. En revanche, si elle a mal vécu sur terre, si elle ne s'est pas repentie et si elle n'a pas été pardonnée, on la met en enfer où les diables vont la torturer, un peu jusqu'au Jugement dernier, et plus encore après²³.

Abordons maintenant la façon dont se passait le voyage. Dans les lamentations, la description du chemin commence par une série de questions qui sont posées à la personne défunte pour savoir où elle se rend et comment :

Ma colombe, ma soeur,
Où vas-tu en cet équipage ?
Où daignes-tu te rendre ?
Par quel chemin et quelle voie,
Vers quels hôtes inconnus,
Inconnus et indésirables ?²⁴

C'est alors que les proches disent tout haut leur intention d'aider le défunt à franchir les obstacles qui l'attendent, pour qu'il puisse à la fois "vivre sa vie" de défunt, "se réaliser" en tant que tel, et devenir en même temps le messager entre les deux mondes. Il apportera aux ancêtres des informations sur la vie d'ici-bas, puis, le temps venu, il ramènera sur terre des nouvelles du royaume des morts. Accompagné sur terre jusqu'à sa dernière demeure, le défunt sera accueilli dans le ciel par ses parents. Ici bas, ses proches s'inquiètent cependant pour lui : ils l'interrogent, tant sur sa destination, que sur les raisons concrètes qui l'on poussé à partir (car l'oeuvre de la Mort est tabou et l'on ne peut l'évoquer directement) :

Où vas-tu ? Pour aller où
T'es-tu préparé ?
Pour le dur travail
Ou bien pour une joyeuse promenade ?²⁵

ou encore :

pour une pieuse messe,
ou pour les matines dominicales ?²⁶

Refusant l'inhabituel et le fantastique qu'apporte la mort, on commence donc par évoquer une destination habituelle aux vivants ; on mentionne les occupations d'ici bas, comme si le défunt faisait encore partie de la famille et du village, avec ses occupations et ses travaux quotidiens. Plus rarement on parle d'une longue absence, que l'on compare à celle du batelier, obligé de partir pour s'employer au loin ("vo žirnuju burlacku vo rabotušku")²⁷.

Plus tard seulement on évoquera le grand départ, celui qui doit emmener le défunt vers l'autre monde, mais dans des conditions qui rappellent encore la vie quotidienne. Si le décès a lieu en hiver, la route sera plus difficile, et le froid d'autant plus à craindre si la personne défunte était frileuse ; si elle est morte à la tombée de la nuit, la pleureuse lui demande de retarder son départ, car voyager de nuit est particulièrement pénible et personne n'osera lui donner l'hospitalité²⁸.

La lumière est un point important, car on imagine le passage vers l'au delà comme un tunnel empli de ténèbres, avant que ne s'illumine le grand soleil de l'au delà. C'est pourquoi, dans l'imagination populaire, les cierges qu'on allume pour veiller le mort ont une utilité très concrète : ils éclairent le chemin de l'au delà, mais ils doivent être éteints immédiatement après la cérémonie. C'est ainsi que, dans un récit populaire du Poles'e, l'âme qui traverse une flaque avant d'arriver au royaume des morts risque de se tromper de chemin, si ses proches allument une lumière dans la maison après les funérailles.

Lorsque le mort est définitivement près à s'éloigner, quarante jours après son décès, une des interrogations rituelles consiste à savoir dans quelles conditions il atteindra l'autre monde, par quel moyen – à pied ou à cheval, en traîneau ou en télégue ; comment il franchira la rivière qui sépare irrémédiablement les deux mondes – à gué, en passant sur un pont ou en utilisant une barque ?

En raison de l'éloignement, le cheval est très souvent évoqué, et la pleureuse décrit alors en détail tout l'équipage, le cheval "au harnais doré et aux fers d'argent", le "traîneau aux patins de chêne" et la "douga

²³ Archives Tenišev non publiées, Sankt-Peterburg, fond 7, opis' 2, delo 2, Vladimirskaia gubernija, Vladimirsij uezd, der. Budyl'ceva, rapport de S. Golochov (1898), point 238.

²⁴ *Pričitanija Severnogo kraja, sobrannye E. V. Barsovym*, p. 162.

²⁵ M.K. Azadovskij, *Lenskie pričitanija*, n. 5.

²⁶ *Pričitanija*, op. cit., p. 45.

²⁷ Ivi, p. 102.

²⁸ V.A. Čistjakov, "Predstavlenie o doroge v zagrobnij mir v russkich pochoronnyh pričitanijach", *Obrjady*, op. cit., p. 118.

bariolée”, qui vont “emporter le cher parent défunt très loin de sa maison natale”²⁹.

Lorsque le défunt part à pied, il devient un élément actif de la scène, comme s’il décidait lui-même d’accomplir ce voyage, et la pleureuse peut souligner l’importance des obstacles à franchir et la longueur du voyage qui l’amènera à retrouver ses ancêtres :

Ainsi tu vas partir, mon enfant chéri,
Tu vas partir sur les routes et sur les chemins,
Par les forêts ténébreuses,
Les marais qui engloutissent,
Et les torrents qui dévalent,
Tu iras par des sentiers étroits [...] Avant, mon enfant chéri,
De retrouver mes propres parents³⁰.

Une caractéristique essentielle du cheminement du défunt est d’être invisible ; on ne sent que la trace de sa disparition et le mouvement qui l’éloigne des vivants,

Comme le soleil qui se perd derrière le nuage,
C’est ainsi, mon enfant, que tu te caches de nous !
Comme la lune blême qui s’éloigne au petit matin,
Comme l’étoile s’efface dans le ciel,
Il s’est envolé mon pauvre petit cygne,
Vers une autre demeure que je ne connais point³¹.

En fait, ses traces même vont disparaître ; elles seront envahies

Par les herbes soyeuses,
Par les fleurs azurées.
Et l’hiver glacé
Sous les neiges poudreuses,
Les recouvrira,
Sous les congères profondes³².

Comme on imagine qu’il n’existe qu’un seul chemin vers l’au-delà, on pense que les ancêtres pourront venir à sa rencontre, écouter les messages transmis par leur parenté terrestre, puis le conduire jusqu’à sa nouvelle demeure.

L’ascension (si ascension il y a) est envisagée de diverses façons, qui dépendent d’abord des métamorphoses de l’âme. Nous savons que celle-ci peut

prendre la forme d’un papillon, d’une buée ou d’un nuage ; s’il s’agit d’un oiseau, il volera jusqu’au ciel sans encombre ; si c’est une ombre qui calque le corps du défunt, elle éprouvera toutes les sensations qui étaient les siennes – la faim et le froid, la crainte, le désir et le doute.

Ainsi, au lieu de se décider à partir vers l’au delà, l’âme hésite parfois à s’éloigner, ce qui explique les troubles des parents, tenaillés entre deux attitudes³³. D’un côté, il leur faut construire une tombe, une “maison” aussi confortable que possible, pour que le défunt ne soit pas trop effrayé, pour qu’il ne soit pas tenté d’en sortir et de tourmenter les vivants :

N’aie pas peur, cygne blanc,
De la petite tombe humide,
De notre mère la terre immense,
Du sable jaune et fin.
Il te faut vivre et t’y habituer
Pour les longs siècles à venir³⁴.

Si le corps reste sur terre, l’âme doit s’éloigner, quelle que soit son apparence. Il faut parfois l’en convaincre et lui dire que le voyage est inéluctable, car il est dicté par la situation nouvelle dans laquelle elle se trouve. La route à parcourir représente en effet un chemin initiatique, comparable à celui qu’accomplit le jeune prince des légendes, qui doit se rendre par delà les sept mers et la forêt sauvage, traverser le monde souterrain, puis en revenir pour devenir adulte. L’âme du défunt doit partir et triompher des obstacles afin de voir ce dernier se transformer en ancêtre.

Dans les lamentations qui évoquent le passage vers l’au-delà figurent toutes les barrières qui vont se dresser sur la route – la forêt aussi impénétrable que dans les contes de fées ; l’eau et ses dérivés – la rivière, le lac ou la mer ; enfin toutes les parois abruptes – les rochers, les ravins et les montagnes. Ce sont tous ces obstacles qui structurent et qui créent l’espace que représente le “chemin” vers l’autre monde ; ce sont eux qui constituent les premières représentations que les vivants ont de l’Autre monde, de son éloignement et des dangers qu’il représente : “Il a disparu notre cher oncle, notre très cher, par delà les sombres forêts, les forêts profondes, derrière les montagnes immenses, par delà

²⁹ O.C. Agreneva-Slavjanskaja, *Opisanie russkoj krest’janskoj svad’by, s tekstom i pesnjami*, III, Tver’ 1889, p. 10.

³⁰ *Vestnik Moskovskogo Gosudarstvennogo Universiteta*, 1976 (XI), 4, p. 2, cité par V.A. Čistjakov, “Predstavlenie o doroge v zagrobnyj mir v russkich pochoronnyh pričitanijach”, *Obrjady*, op. cit., p. 120.

³¹ *Pričitanija*, op. cit., p. 116.

³² *Vestnik Moskovskogo Gosudarstvennogo Universiteta*, 1976 (XI), 4, p. 2, cité par V.A. Čistjakov, “Predstavlenie”, op. cit., p. 119.

³³ *Pričitanija*, op. cit., p. XIV.

³⁴ *Vestnik Moskovskogo Gosudarstvennogo Universiteta*, 1976 (XI), 12, p. 2, cité par V.A. Čistjakov, “Predstavlenie”, op. cit., pp. 115–116.

les mers bleues et profondes”³⁵. De même une jeune paysanne qui vient de perdre son fils s’adresse directement à sa mère qui l’a précédé au ciel, en lui disant d’accueillir celui-ci comme on le fait d’un hôte très cher : “O ma mère chérie, hélas, monte sur la haute montagne, va sur le chemin, hélas, va à la rencontre de mon fils bien aimé qui va arriver”³⁶.

À côté de l’aide directe que pouvaient apporter les parents défunts à ceux qui venaient de mourir, on prévoyait l’aide matérielle que devaient apporter un traîneau, une barque ou un pont, des échelles ou des ongles – autant d’instruments indispensables pour franchir le parcours semé d’embûches qui sépare les deux mondes, et d’abord la rivière d’eau ou de feu, qui représente la barrière la plus fréquente entre les deux mondes.

II.1 *L’eau, la rivière et ses symboles*

À la base de la rivière ou du gué, de la barque ou du pont, se trouve une représentation commune à la plupart des mythologies – celle de la mort comme passage à travers l’élément liquide, qui fixe la barrière entre les deux mondes³⁷. Dans les contes fantastiques, la rivière ou le “lac immense, infranchissable de toutes parts”³⁸ représentent l’ultime obstacle qui permet de passer d’un monde à l’autre³⁹. Cet obstacle est décisif, car il représente une frontière magique – celle qui sépare la vie de la mort⁴⁰, l’existence terrestre de l’existence dans l’au-delà. Caractéristique des mythologies du monde entier, cette frontière se présente chez les Slaves sous la forme d’un lac ou de larmes⁴¹ (deux notions très

proches dans les contes populaires⁴²).

Il peut aussi s’agir de la “rivière de l’oubli” (*Zabyt’-reka, reka Zabvenija*, le Styx des anciens), qui a figuré jusqu’à ces dernières années dans les lamentations du Nord de la Russie (région de Vologda). On y voit par exemple une mère qui “installe” son fils dans la barque fatale, pour lui faire passer la rivière de l’oubli⁴³.

Dans un texte noté au cours des années 1930, une jeune veuve s’adresse à l’âme de son mari, qui va partir pour l’autre monde, au terme des quarante jours où elle a erré sur terre. Pour lui faire ses adieux, la jeune femme sort dans la rue, à minuit, accompagnée des amis du défunt qui portent une icône, de la *kut’ja* et des gâteaux et lui dit ces derniers mots :

Ne vas pas jusqu’à la rivière de l’oubli,
Ne bois pas de l’eau de l’oubli.
Tu oublieras sinon, âme chérie,
Ta contrée natale,
Tu m’oublieras, moi la malheureuse,
Et tu oublieras nos pauvres petits⁴⁴.

Si le mort boit de cette eau, il oubliera effectivement ce monde et poursuivra sa vie nouvelle sans être tenté de revenir sur terre. Seuls les morts peuvent être transportés par la rivière de l’oubli ou y être engloutis. En revanche, celle-ci refusera de se charger du malheur qu’on essaye de lui confier, parce que celui est vivant, parce qu’il fait partie intégrante d’un être vivant⁴⁵.

II.2 *La barque*

Dans les villages russes du siècle dernier, les enfants jouaient “aux ancêtres” à l’époque des grandes crues de printemps : ils posaient sur l’eau rapide des “bateaux-copeaux” qu’ils destinaient au grand père ou à la grand mère qui venaient de disparaître. Ce qui n’est en apparence qu’un jeu revêt en fait une signification profonde, qui est toujours celle de l’eau dangereuse, de

³⁵ Cité par L.G. Nevskaja, “Balto-slavjanskoe pričitanie”, op. cit., p. 137.

³⁶ Cité par L.G. Nevskaja : “Koncept *gost’* v kontekste perechodnyh obrjadov”, *Simvoličeskij jazyk tradicionnoj kul’tury* [Balkanskije čtenija - II], publié par S.M. Tolstoj, I.A. Sedakovej, Moskva 1993, p. 107.

³⁷ V.K. Sokolova, “Tipy vostočnoslavjanskich toponimičeskich predanij”, *Slavjanskij fol’klor. Sbornik statej pod red. B.N. Putilova, V.K. Sokolovoj*, Moskva 1972, pp. 202–233.

³⁸ A. Afanassiev, *Les contes populaires russes*, traduits par L. Greul-Apert, II, Paris 1990, p. 66.

³⁹ V.J. Propp, *Istoričeskie korni volšebnoj skazki*, Leningrad 1986, p. 350 ; Idem, *Mify narodov mira*, II, Moskva 1988², p. 150.

⁴⁰ On pense aussi à la “mort” de la jeune fille, par rapport à la femme qui va naître lors du mariage, ce qui explique aussi la présence de l’eau et de la barque dans la mythologie du mariage. Voir à ce sujet W.E. Harkins, “The Symbol of the River in the Tale of Gore-Zločastie”, *Studies in Slavic Linguistics and Poetics in Honor of Boris O. Unbegaun*, New York 1968, pp. 55–64.

⁴¹ Voir par exemple *Russkaja narodno-bytovaja lirika*, publié par V.G. Bazanov, A.P. Razumova, Moskva - Leningrad 1962, p. 528.

⁴² Dans le conte *L’eau de vie et l’eau de mort*, la larme de la jeune fille, menacée par le dragon, tombe sur la joue d’Ivan-tsarévitch qui s’éveille en disant : “Oh, comme tu m’as brûlé !”, A. Afanassiev, *Les contes*, op. cit., II, p. 67.

⁴³ Voir à ce sujet les expéditions des ethnographes de Leningrad dans la région de Vologda, au cours des années 1980, V.I. Eremina, *Ritual i fol’klor*, Leningrad 1991, p. 162, note 7.

⁴⁴ A.K. Supinskij, *Perežitki pervobytnykh predstavlenij v verovanijach naselenija Vologodskoj oblasti*, [S.I.] Čerepoveckij kraevedčeskij muzej, manuscrit n. 29, feuillet 29, cité par V.I. Eremina, *Ritual*, op. cit., p. 150.

⁴⁵ Ivi, p. 161.

l'eau qu'il faut franchir pour arriver dans l'au-delà, et des moyens qui permettent de le faire⁴⁶.

Dans de nombreuses civilisations, qui vont de l'Égypte ancienne à la Scandinavie, on prenait soin de donner au cercueil la forme d'un esquif⁴⁷. Cette tradition se retrouve dans la Russie du Nord sous le terme *koloda*. Il s'agit d'une "barque-sépulture" qui était taillée directement dans un arbre, à l'image de la barque monoxyle des slaves barbares ou de la pirogue africaine.

À la fin du XIXe siècle, le terme russe *koloda* (du verbe *kolot'* = fendre)⁴⁸, désigne encore "un cercueil taillé dans un arbre entier", que l'on a préparé pour un jeune enfant qui vient de mourir. Le tronc est "fendu en deux dans le sens de la longueur, une moitié étant creusée pour loger le corps de l'enfant décédé, tandis que l'autre sert de couvercle"⁴⁹.

Au Xe siècle, c'est dans une barque qu'étaient enterrés les chefs "russes", sans aucun doute sous l'influence des mondes nordiques, où la "barque des morts" était autant une coutume aussi importante que dans les civilisations antiques. Comme le notait en l'an 922 le voyageur arabe Ibn Fadlan, qui nous décrit les funérailles d'un chef d'origine probablement slavo-scandinave⁵⁰ :

Quand arriva le jour où l'on devait brûler le chef et la jeune fille [l'esclave qui doit l'accompagner dans la mort], je me rendis au fleuve où se trouvait son bateau : on l'avait déjà tiré sur la rive et on avait mis en place quatre supports de bois, autour desquels on avait construit des espèces de grands échaffaudages [...] [Après la cérémonie funèbre] le plus proche parent du défunt prit un bâton et y mit le feu [...] Le feu prit au bois, puis au navire, avec la hutte, l'homme, la jeune fille et tout ce qui s'y trouvait⁵¹.

II.3 Le pont

Le symbole du pont qui permet de passer d'une rive à l'autre, est fondamental dans la plupart des civilisations.

À double titre, le pont est un lieu de médiation : il mène d'une rive à l'autre mais il est aussi suspendu entre le ciel et l'eau. Dans le contexte funèbre, le fait de "passer le pont" représente aussi le trajet parcouru entre la terre et le ciel, entre l'état humain et l'existence supra-humaine, entre le monde sensible et l'univers supra-sensible. À côté de cet élément symbolique se présente un autre aspect : c'est le caractère périlleux de ce passage, qui est celui de tout voyage initiatique marqué par une série d'épreuves. On y trouve un danger à surmonter mais aussi la nécessité d'un pas à franchir⁵².

On le trouve représenté par exemple à Loreto, en Italie (église Santa Maria in Piano), dans une fresque anonyme de la seconde moitié du XIIIe siècle qui représente le "pont étroit", ou l'épreuve de l'ultime passage avant d'atteindre le séjour béatifique⁵³. Dans les contes russes, ce pont est fait de glace ou de cristal, ce qui montre bien qu'il appartient au monde d'outre-tombe⁵⁴. Dans ce bas monde, on trouve des ponts symboliques, qui servent de "gabarit" pour ceux de l'au-delà, comme on le voit dans le sud-est européen et en Russie.

En Roumanie, jusqu'à une époque récente, on se libère de la "dette du pont" pendant les six ou neuf semaines qui suivent l'enterrement, et qui correspondent au moment où ce pont est nécessaire à l'âme pour franchir les obstacles placés sur sa route. En franchissant le pont, on avait coutume de dire : "Que Dieu pardonne" (à tel ou tel défunt). Cette coutume fut même utilisée au XIXe siècle (on pourrait dire détournée...) par un gouverneur russe de la Moldavie – B. Fedorov – afin d'améliorer les voies de communication de cette région⁵⁵. De façon plus large, et jusqu'à une époque très récente, rapportent des ethnographes d'o-

⁴⁶ V.I. Dobvol'skij, *Smolenskij etnografičeskij sbornik*, 2 [Zapiski Russkogo Geografičeskogo Obščestva po otdelenii etnografii, XX, 1894], p. 307 ; O.A. Sedakova, "Polesskoe 'brod', 'agonija' i svjazannye s nim obrjadovye predstavlenija", *Poles'e i etnogenez slavjan. Predvaritel'nye materialy i tezisny konferencii*, Moskva 1983, p. 79.

⁴⁷ Pour une étude d'ensemble, à travers différentes civilisations, voir D.N. Anučin, "Sani, lad'ja i koni kak prinadležnost' pogrebal'nogo obrjada", *Drevnosti*, op. cit., Moskva 1890 (XIV).

⁴⁸ M. Fasmer, *Etimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, Moskva 1967, I, p. 293.

⁴⁹ G. Kulikovskij, *Slovar' oblastnogo oloneckogo neregija v ego bytovom i etnografičeskom primenenii*, Sankt-Peterburg 1898, p. 39.

⁵⁰ Voir à ce sujet F. Conte, *Les Slaves. Aux origines des civilisations d'Europe centrale et orientale*, Paris 1986, pp. 129–131 (traduzione italiana, Idem, *Gli Slavi. Le civiltà dell'Europa centrale e orientale*, Torino 1991).

⁵¹ M. Laran et J. Saussay, *La Russie ancienne*, Paris 1975, pp. 26–27.

⁵² Cet élément est particulièrement clair si l'on considère les ponts des temples shintoïstes, introduisant au monde des dieux, et dont le franchissement s'accompagne de purifications rituelles ; rappelons aussi que, dans l'Occident chrétien, le nom même de "souverain pontife" montre bien que le Pape est le médiateur entre le ciel et la terre, à la fois le constructeur et le pont lui-même, *Dictionnaire des symboles*, Paris 1982, p. 777.

⁵³ *Le merveilleux. L'imaginaire et les croyances en Occident*, publié par M. Meslin, Paris 1984, p. 208.

⁵⁴ "Hélène la Belle (la princesse qui vient du monde des morts) souffla et un pont de cristal s'éleva, enjambant l'onde jusqu'au palais du tsar...", Afanassiev, *Les contes*, op. cit., II, p. 70.

⁵⁵ Zaščuk, *Bessarabskaja oblast'. Materialy dlja geografii i statistiki*, p. 484, cité tel quel par D.K. Zelenin, "K voprosu o rusalkach", *Živaja starina*, 1911, 3–4, p. 403.

origine roumaine :

Le pont apparaît là où le besoin s'en fait ressentir, lorsque l'âme arrive auprès d'un précipice, d'un ravin, d'un lit de torrent ou de rivière. Mais il est impossible de l'emprunter s'il n'a pas été nommément offert pour cette âme particulière, que le défunt l'ait fait de son vivant ou que ses proches ne l'aient pas oublié après le décès⁵⁶.

La même coutume était fréquente en Biélorussie, mais on y recourait surtout près des tombes, qui n'étaient pas ornées de croix mais de pierres (il s'agissait sans doute de tombes où étaient enterrées des femmes "impures", soit parce qu'elles étaient considérées comme des sorcières, soit parce qu'elles avaient mis fin à leurs jours) :

Les tombes de [ces] femmes sont signalées par de petits tertres [...]; en revanche on y adjoint une construction très spécifique : quelque part près de la route, dans un endroit marécageux ou par dessus un ruisseau [...] on jette une poutre ou une planche sur laquelle on grave une croix, un soulier ou une faucille, et parfois l'année du décès⁵⁷.

Toujours en Biélorussie, on construisait des ponts lors des épidémies qui atteignaient les enfants, et les Tchouvaches qui vivaient dans la région de Nižnij-Novgorod au XIXe siècle accomplissaient le même rite, immédiatement après la mort d'un parent, avant qu'il ne soit enterré. Tous les proches passaient ensuite sur le pont, pour voir s'il était bien solide, puis ils commençaient à boire de la bière, à frapper dans leurs mains, et à jouer de la musique, avant de s'adresser au défunt pour lui dire : "Viens, viens, on t'a fait un pont bien solide". Et c'est seulement après que l'on porte le défunt en terre⁵⁸.

En Russie, ces ponts sont évoqués dans les lamentations funèbres et dans les chants du nouvel an. Passant successivement dans chaque ferme, les chanteurs masqués qui sont censés représenter les ancêtres défunts, invitent les paysans en leur disant : "Viens avec nous dans la nuit noire", "viens pétrir la glaise"⁵⁹, ce qui signifie, en langage codé, qu'on leur propose de venir à la limite de l'au-delà, afin de préparer un pont pour l'âme des morts.

Comme la représentation de ces "ponts funèbres" avaient été strictement interdite par l'Eglise russe, on

n'en trouve plus que des traces infimes à la fin du XIXe siècle. L'une d'elle était directement liée à l'eau et au pont symbolique que nous avons déjà évoqué, en parlant du jeu des enfants. Cette fois, il s'agissait de prendre un copeau avec soi en se rendant au bain, avec la conviction que ce copeau se transformerait en pont après la mort. Parfois, on imaginait franchir la rivière à gué, comme le montrent certains récits du Poles'ie⁶⁰. Le gué est d'ailleurs lié à l'idée de la force impure, comme le montrent bien des dérivés populaire du style *brodnik* [le sorcier] ou *brodnica* [en bulgare], qui désigne une *rusalka* qui erre de tous côtés⁶¹.

Que ce soit d'une façon ou de l'autre, le passage est toujours présenté comme difficile et périlleux à l'image des affres de l'agonie : le pont est étroit et glissant, et l'on doit souvent se battre contre un monstre qui essaye de vous en faire tomber. Pour les vivants, aider les défunts à continuer leurs parcours peut aussi signifier leur fournir un fil pour qu'il puisse se hisser dans son ascension. Dans le nord-ouest de la Russie, on ceint le cadavre d'un fil de laine rouge dont on entoure aussi plusieurs fois le cercueil⁶². Dans le sud, on prépare une échelle, cette fois sous forme de pâte (*lesenki*)⁶³ que l'on fait cuire au four à certains moments de l'année. Il s'agit là d'un rituel bien connu, que l'on trouve dans nombre de civilisations depuis les temps les plus anciens, en particulier dans en Egypte, où il existe plusieurs formes de passage vers l'autre monde. Si les corps des pharaons défunts restent dans les pyramides,

leur âme, qui connaît les voies sacrées menant au paradis, va séjourner près des dieux, tantôt en grim pant à une échelle qui s'appuie sur l'horizon, tantôt en traversant un fleuve sur une barque conduite par le sombre Charon, tantôt en s'évaporant ou en s'élevant dans les airs sur les ailes de Thot, l'Ibis sacré⁶⁴.

Dans la Russie du XIXe siècle, on connaît ce genre d'échelles avec précision : elle comporte trois ou plusieurs barreaux (le maximum étant 24), et elle est d'une longueur d'une archine (0,71 mètre). Le rituel se pratique lors de deux moments privilégiés : pour l'Ascension du Christ, quarante jours après Pâques, et

⁵⁶ I. Andreesco – M. Bacou, *Mourir à l'ombre des Carpathes*, Paris 1986, p. 109.

⁵⁷ *Etnografičeskij sbornik Geografičeskogo obščestva*, 1858, 3, p. 153, cité par D.K. Zelenin, "K voprosu o rusalkach", op. cit., p. 404.

⁵⁸ Cité par Ivi, p. 405.

⁵⁹ L.N. Vinogradova, *Zimnjaja kalendarnaja poezija zapadnyh i vostočnyh slavjan*, Moskva 1982, p. 171.

⁶⁰ O.A. Sedakova, "Polesskoe 'brod'", op. cit., p. 79.

⁶¹ Ivi, p. 80.

⁶² P.V. Šejn, *Materialy dlja izučenija byta i jazyka russkogo naselenija Severo-Zapadnogo kraja*, I/2, Sankt-Peterburg 1890, pp. 539, 551.

⁶³ V. Dal', *Poslovicy*, op. cit., p. 227.

⁶⁴ Moret, *Rois et dieux d'Egypte*, Moscou 1914, p. 134 ; cité par V. Propp, *Les racines*, op. cit., Paris 1983, p. 273.

pour le quarantième jour après le décès d'un défunt, lorsque son âme est censée partir définitivement pour l'au delà⁶⁵. Le parallélisme entre les deux événements est évident, et le but identique.

Pour l'Ascension le rituel se déroule à l'église, dans la forêt ou dans les champs. L'idée est à la fois d'aider le Seigneur, auquel on s'adresse en disant : "Christ, monte au ciel, emprunte mon échelle!", et d'obtenir de bonnes récoltes. En vertu du phénomène de magie sympathique, et comme on est persuadé que les céréales commencent à pousser ce jour là, on lance l'échelle en l'air en disant : "Seigle, petit seigle, pousse aussi haut que celà", ou, si l'on a plus d'audace : "Seigle, petit seigle, attrape les jambes du Christ!". On peut même s'adresser directement au Christ en lui disant : "Seigneur, envole-toi au ciel et tire notre seigle par les épis"⁶⁶. L'importance du rituel agraire, ou plutôt le "détournement" vers le rituel agraire, sont bien soulignés dans un témoignage datant du début du siècle sur la région de Vladimir :

Pour l'Ascension, on fait cuire des échelles. Ce sont des galettes en farine diverse, de forme allongée, de vingt centimètres de long sur six à sept de large, avec des entailles sur le dessus pour figurer l'escalier. Après le repos de l'après-midi, les paysans, hommes, femmes et jeunes filles, les portent dans leurs champs de seigle. Là, chacun gagne son propre lot; après s'être incliné aux quatre coins, il jette l'échelle en l'air en répétant : "Que mon seigle monte aussi haut!" Puis on mange les échelles⁶⁷.

Ce procédé est très répandu chez les peuples slaves, où l'on a coutume de lancer aussi des oeufs en l'air et où l'on saute aussi haut que possible, afin de stimuler la croissance des céréales.

Lorsque le rituel de l'Ascension se déroule à la maison, il rappelle celui que l'on observe après la mort d'un parent : on pose l'échelle cuite sur la table ou dans le coin aux icônes, ou encore on la suspend près des icones (l'endroit où l'on pense que les âmes viennent se reposer avant leur départ).

II.4 L'arbre

Si l'arbre est lié au culte des morts de plusieurs façons, il l'est d'abord marginalement, nous l'avons vu : avant la christianisation de la Russie, le défunt était souvent placé dans une "barque-sépulture", creusée dans un tronc d'arbre. Il l'est aussi, et alors doublement, en tant qu'intermédiaire entre la terre et le ciel : d'une part les âmes des morts (les "âmes-oiseaux") viennent se reposer un instant sur ses branches, avant de faire l'ascension du ciel (où lorsqu'elles en reviennent); d'autre part cet arbre, et en particulier le chêne, pousse tellement loin sa "tête dans les nuages", qu'il incarne matériellement ce lien entre la terre et le ciel. C'est pourquoi le défunt, ou le héros du conte, peuvent monter au ciel en escaladant un arbre : "Il prit un sac et grimpa au chêne. Toujours grim pant, il mit enfin pied en plein ciel"⁶⁸.

Nous retrouvons là la conception, très répandue, de l'arbre de vie reliant les deux mondes, parfois même les trois. L'arbre plonge en effet ses racines dans le royaume souterrain, pousse sur terre, et déploie ses branches jusque dans le ciel. Cette idée est particulièrement importante dans la mythologie des chamanes, ce qui explique le nom par lequel plusieurs peuples sibériens désignent cet arbre, un nom qui signifie justement "le chemin"⁶⁹. On comprend dès lors pourquoi on plante parfois un arbre sur les tombes, en y accrochant des cordes, toujours dans le but d'aider le défunt dans sa difficile ascension⁷⁰.

II.5 Les ongles

Comme on sait que le chemin sera hérissé de rocs, de rochers et de montagnes (parmi lesquelles la montagne de cristal), on a pris soin de déposer dans la tombe des objets crochus, des crocs en fer ou tout simplement des ongles... afin que le défunt puisse s'accrocher aux parois⁷¹. On comprend ainsi pourquoi les vieux paysans

⁶⁵ Dans le premier cas, il s'agit essentiellement des anciens gouvernements de Kaluga, Voronež et Kursk; pour l'Ascension, le territoire était plus large et comprenait la majeure partie de la Russie – les gouvernements de Vologda, Kostroma, Jaroslavl', Moscou, Rjazan', Saratov et Rostov – mais aussi en Ukraine la région de Char'kov; A.B. Strachov, "Iz istorii i geografii russkogo obrjadovogo pečen'ja (pominal'nye i voznesenskie "lestnicy")", *Areal'nye issledovanija v jazykoznanii i etnografii*, publié par N.I. Tolstoj, Leningrad 1983, pp. 203–209.

⁶⁶ Cité par Ivi, pp. 206–207.

⁶⁷ V.V. Selivanov, "God russkogo zemledel'ca", Idem, *Sočinenija*, Vladimir 1902, II, p. 26.

⁶⁸ Afanassiev, Conte 110/188, cité par V. Propp, *Les racines*, op. cit., p. 277.

⁶⁹ Voir à ce sujet l'étude de L. Sternberg, "Le culte de l'aigle chez les peuples sibériens" dans son livre *Pervobytnaja religija v svete etnografii*, Moskva 1936, pp. 112–127 (La religion primitive à la lumière de l'ethnographie), cité par : V. Propp, *Les racines*, op. cit., p. 277

⁷⁰ V. Propp, "K voprosu o proischoždenii volšebnoj skazki (volšebnoe derevo na mogile)", *Sovetskaja etnografija*, 1-2, 1934, p. 133; et O.A. Sedakova, "Pominal'nye dni i stat'ja", D.K. Zelenina, "Drevnerusskij jazyčeskij kul't 'založnyh' pokojnikov", *Problemy sovetskoj etnografii*, Leningrad 1978, p. 129.

⁷¹ D.K. Zelenin, *Vostočnoslavjanskaja etnografija*, op. cit., p. 348.

refusaient de se laisser couper les ongles à la veille de leur mort.

Finalement, c'est le fait de parcourir le long et pénible chemin vers le séjour d'outre tombe qui va faire passer le défunt de la catégorie des "nôtres" (les vivants) à la catégorie des "autres" (les morts et bientôt les ancêtres). En ce sens, le voyage représente bien un chemin initiatique qui consiste à franchir une série d'obstacles, qui représentent autant de frontières bloquant la progression vers le royaume d'outre tombe.

En ce sens, le défunt est comparable au héros du conte de fées, qui doit parcourir un chemin similaire, afin de parvenir au "trois fois dixième royaume", qui est celui de la mort. On peut donc inverser la proposition, et dire que c'est la démarche du héros du conte qui est comparable à celle du défunt. En chemin, on lui vient en aide, par le biais d'animaux (comme le loup gris ou le cheval merveilleux), car sans eux il ne pourrait surmonter des obstacles, précisément parce qu'ils sont par nature insurmontables. Plus exactement, chacune d'elles paraît la plus difficile à franchir, avant qu'elle ne soit dépassée et que se présente la suivante, qui semble alors

impossible à vaincre⁷².

Le défunt lui-même doit donc être aidé, en fonction de la spécificité des obstacles – que se soit par une barque, un pont ou des échelles : les vivants les ont préparés à son intention, car il lui faut absolument aboutir dans l'au delà. C'est seulement à ce prix que les vivants pourront être tranquilles et ne plus le redouter. Si tel n'était pas le cas, le défunt deviendrait un mort insatisfait, un mort errant, un "re-venant" au sens strict du terme : incapable d'aller jusqu'au terme de sa mission, il rebrousse chemin, et reviendrait sur terre tourmenter les vivants.

Le chemin qui mène vers l'autre monde a donc pour caractéristique de partir d'un centre, qui est constitué par l'endroit où l'âme se situe (le cimetière, la tombe, mais plus souvent la maison ou bien l'arbre où elle se repose), d'être semé d'obstacles qui permettent de mettre l'âme à l'épreuve mais aussi de percevoir la distance à travers la variété des difficultés à surmonter (étendue d'eau, montagnes, précipices...); puis le chemin se dissout, en quelque sorte, dans l'Autre monde.

www.esamizdat.it

⁷² A.K. Bajburin, *Ritual v tradicionnoj kul'ture. Strukturno-semantičeskij analiz vostočnoslavjanskich obrjadov*, Sankt-Peterburg 1993, p. 185.